

XYZ. La revue de la nouvelle

Oh mon père

Martine Delvaux



Numéro 71, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delvaux, M. (2002). Oh mon père. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 28–31.

Oh mon père

Martine Delvaux

Il est parti, le christ, et bien avant que je ne le sache, avant même que je puisse lui dire ma façon de penser, comment je pouvais le haïr de partir ainsi, comme un voleur, la queue entre les jambes parce qu'il avait trop peur. Il est parti, le maudit, il m'a laissée sans origine, avec un trou dans l'âme à la place de mon nom, avec un rien à la place de tout, le petit maudit, le vlimeux, le sans dessein, viens que je te dessine une maison, un mouton, mon point entre les deux yeux. On se demande bien où tu es allé te cacher, par quelle porte tu es sorti et si un jour tu vas décider de rentrer, le salaud, si tu vas te confesser, chercher à te faire pardonner, ou préférer être excommunié. Tu ne recevras jamais l'absolution, en tout cas pas de moi, parce que moi, veux veux pas, je ne te pardonnerai pas, jamais, tu m'entends, jamais au grand jamais, mon sacripant.

Tu es parti et c'est bien tant pis. Et si un jour tu reviens, on se regardera entre quatre yeux et tu verras si je réagis, si je corresponds à la raison que tu t'es faite avant de me quitter, si je ressemble à ce que tu avais imaginé dans le creux de ta cervelle d'oiseau mal léché, de petite poule mouillée. Tu es parti, tu vois, et j'ai appris à vivre sans toi, en fait je l'ai toujours su, ça m'est venu tout aussi naturellement que de respirer, que cette façon qu'on a de prendre l'air à l'intérieur de soi afin de continuer à fonctionner, inspire, expire, inspire, expire, par la bouche puis par le nez. Et si parfois j'ai retenu mon souffle, c'est parce que j'étais bleue, bleue de cette rage bleue, verte, rouge que tu m'as donnée à la place d'un nom, tu es parti en christ, mon petit christ, mon petit sacrifice, sans jamais me dire ma puce, mon ange, mon chat, mon agneau, sans jamais me faire à manger, sans me permettre de te l'élaborer, ma rage, en plein dans ton visage, que tu la vois, que tu la regardes, que tu en prends un peu, seulement un petit bout, un tout petit bout pour le petit homme que tu es, un pissou, un vrai pissou.

Je la connais par cœur, ma leçon, je pourrais même te l'enseigner. Tu vois, c'est simple, tu viens au monde et on te fait comprendre d'emblée que tu n'étais pas désirée, qu'un salaud t'a quittée avant même de te voir l'air, de se demander ce qu'il pourrait bien faire pour t'aider, non pas pour t'aimer, non, on n'en demanderait pas autant, mais pour t'aider à exister, à boire et à manger, sans penser constamment que tu as été désertée, Monsieur le Président, que cette guerre qu'est ma vie a été désinvestie. Mais non, il part et il te laisse ta naissance entre les dents, toute seule à ronger ton frein, à te mâchouiller l'intérieur des joues pour ne pas cracher, gueuler, ouvrir grand la bouche sur la rage du monde jusqu'à ce qu'on puisse t'admirer les amygdales, au fond, bien au fond de ta gorge, là où ça étouffe. Ouvrir grand comme chez le dentiste quand les mâchoires paralysent, quand ça fige et qu'on a l'impression que plus jamais on ne pourra fermer les dents ensemble, les deux rangées de diamants qui servent à déchirer la viande jusqu'au sang, que pour toujours on sera emprisonné par cette ouverture grande comme le monde dans laquelle tout peut rentrer et dont tout doit ressortir.

Tout prendre et ne rien garder, un peu comme toi, tiens, imbécile de mes deux, traître, filou, méchant garnement qui s'est infiltré, qui a piqué puis qui s'est faufilé, voleur, Peter Sellers de ma naissance, trop lâche pour te montrer le bout du nez, et tu me laisses seule dans ma cage, dans ma chambre, dans mon cœur, devant un ordinateur qui ne peut me renvoyer que la tête que je t'imagine, rien d'autre que mes pensées, et peut-être que c'est toi qui m'empêches de dormir depuis des années, toi qui fais monter en moi les vagues de la rage, la houle de mon horreur privée, cet immense raz-de-marée sur lequel je mets sans cesse le couvercle d'un presto de peur que ça explose dans un fracas épouvantable et qu'on retrouve ensuite partout, dispersés, du céleri, des carottes, des petits pois déchiquetés, des milliers de débris de moi, les petits morceaux que je passe tant de temps à garder collés, moi et l'autre et l'autre encore, toutes celles que je tiens en équilibre à l'intérieur de moi, et c'est précaire, je le sais, mais il n'y a rien

d'autre à faire, l'équilibriste ou la piétonne écrasée, face contre terre, méconnaissable, défigurée.

Depuis toujours, je t'épargne ma colère car c'est sur d'autres que je la retourne, et d'abord sur moi, ma destinataire préférée, c'est mon bras que je mords comme un bébé mordrait sa mère, c'est mon propre corps que je désacralise, que j'exècre, ma tête sur laquelle trône la couleur de tes cheveux, les trous dans lesquels brillent tes yeux de vipère, de chat sauvage, tes yeux d'épervier, ou est-ce que ce sont les yeux de mon grand-père, celui qui t'a remplacé, que j'ai aimé plus que tout sur cette terre parce qu'au moins lui il est resté, il n'a pas eu peur, lui, de ma colère, de ma petite colère, il l'a acceptée, il l'a permise, et il l'a calmée. Il ne t'aimait pas beaucoup mon grand-père, ça aussi je le sais, personne ne t'aimait, sauf peut-être ma mère folle et frivole, jeune étudiante inexpérimentée qui se balançait du fait que tu ne parlais pas français, que tu le refusais, et pendant longtemps moi aussi j'ai refusé, je me suis rangée de ton côté, une autre façon de t'appeler ou d'attendre que tu appelles, que seul toi tu lises ce que je t'écrivais, toi celui à qui inutilement je m'adressais. Et ça va s'arrêter ici, ceci est la dernière lettre, le dernier texte, le dernier cri, parce que j'en ai marre de toujours dire la même chose, de toujours raconter la même histoire, comme si c'était la seule qui me regardait alors qu'en fait elle ne me regarde pas, elle ne m'a jamais regardée puisque tu n'as jamais été là, que toutes ces années j'ai perdu un temps fou à parler à un fantôme, et même à un monstre, qui sait, avec toutes les histoires d'horreur que tu as racontées à ma mère et à partir desquelles elle m'a tissé un passé, question de m'enterrer vivante dans le cercueil de mon père et d'assister sans cesse à mes obsèques, et c'est de là que je crie, couchée dans un coffre en bois capitonné comme dans un confessionnal ou un asile, la face collée contre la grille, à plaider sans arrêt pour qu'on me sorte de là, pour qu'enfin je respire.

Il n'y a que la rage pour écrire comme ça, la rage exaspérée, désespérée, qui fait apparaître les mots comme des éclairs, comme quand on frappe deux pièces de silex l'une contre l'autre pour découvrir le feu, c'est toute une civilisation qui naît, tout un

monde qui s'ouvre sous nos yeux. Et moi, quand ça se déchaîne, je me demande ce que ça crée, ce que ça donne de s'énerver quand rien ne peut changer, que personne ne peut entendre cette rage, la recevoir, la porter sur ses épaules un tout petit peu pour m'aider à traverser la rivière d'une journée, une seule, et puis peut-être une autre, hein, qu'est-ce qu'on en sait ? Au bout du compte, c'est une vie que je traverserais avec un tout petit peu d'aide, des épaules un peu larges, des jambes élancées qui pourraient faire des pas solides et grands, sans crainte que le monde ne s'effondre, que la découverte de ma colère ne mette fin à toute une civilisation, ne fasse brûler la bibliothèque d'Alexandrie. C'est ça, la haine, ma haine, elle pourrait faire fondre un glacier, sauf l'hiver que je porte à l'intérieur de moi, la banquise sur laquelle je me suis installée, et on peut l'attendre longtemps la fonte des glaces qui permettrait de récolter l'eau la plus pure, la plus vieille, pour pouvoir l'embouteiller.

Alors, tu vois, mon cher papa, tout ça, ça me fait écrire à peu près n'importe quoi, c'est-à-dire l'histoire la plus importante de ma vie, ma petite histoire du paradis, l'histoire d'une fille crucifiée, sacrifiée, épinglée comme un papillon de collection.

Mais on ne me mettra jamais sous verre comme on le fait parfois des voiliers. Et si un jour je me jette à la mer, ce sera en espérant que quelque part, des navigateurs, des pirates ou des contrebandiers, reçoivent mon message, la lettre écrite sur un bout de papier plié en quatre et coincé au fond d'une bouteille, et qu'ils la cassent, la bouteille, qu'ils la lui pendent sa crémaillère pour libérer ma colère. Qu'ils entendent enfin cette prière.

Oh mon père qui êtes aux cieux, salaud de mes deux, que votre nom ne soit pas sanctifié, que votre règne expire. Morbleu. Nom de Dieu.

Et c'est signé :

Votre fille bien-aimée.